

Genre et colonialité :  
Quand les luttes féministes et décoloniales s'entrechoquent

Camille Bakkali  
Septembre 2023  
Théâtre de la Parole

Avant de vous engager dans la lecture de cet article, j'aimerais vous demander de mobiliser vos inconscients et les images qu'ils produisent au sujet des hommes noirs et des hommes arabes, de ne pas cesser convoquer cet imaginaire et de le faire résonner à la lecture de cette problématisation, ceci que vous soyez blancs ou non-blancs.

Une urgence aujourd'hui provoque mon texte. Celle d'un conflit, voire d'une concurrence, entre les luttes féministes et les luttes anti-racistes.

Pour entrer immédiatement dans le vif du sujet, voici le problème concret qui m'intéresse : si les femmes racisées dénoncent *publiquement*<sup>1</sup> le sexisme au sein de leur communauté, comment gérer et réfléchir au fait que leur parole risque d'être récupérée à l'encontre des hommes de leur communauté, participant ainsi à leur stigmatisation et à la discrimination déjà à l'œuvre ?

À ce stade du texte, alors que nous n'en sommes qu'au commencement et qu'il s'agit simplement de dégager les termes du problème, je sens déjà que la question telle que je l'ai posée est piégeante. En effet, celle-ci est déjà empreinte de cet imaginaire raciste qui postule ce sexisme, ce machisme propre aux hommes racisés sans le questionner. Or, la violence et le sexisme des hommes non-blancs sont *aussi*<sup>2</sup> construits et entretenus par cet imaginaire raciste. Le piège, *l'alternative infernale*<sup>3</sup> dans laquelle les femmes racisées se trouvent alors est donc plutôt celle-ci : en dénonçant ce sexisme, elles prennent le risque d'alimenter ou de participer à la production des fantasmes racistes selon lesquels les hommes noirs et arabes sont intrinsèquement des sauvages dominants, aux valeurs machistes profondément archaïques. C'est précisément cette alternative infernale entre deux choix aux conséquences funestes que ce texte cherchera à problématiser : entre d'une part, dénoncer le sexisme des hommes déjà stigmatisés mais dont la violence est construite *aussi* par l'imaginaire raciste et d'autre part, ne pas dénoncer ce potentiel<sup>4</sup> sexisme.

Mais même après avoir dit cela, la question reste piégeante à l'égard de son origine. Finalement, qui pose cette question ? Selon mon expérience, la plupart du temps, cette question est posée par le monde blanc dominant aux femmes racisées. En effet, les femmes racisées sont sans cesse questionnées — tant dans les médias que dans l'intimité — sur leur liberté quant au mariage, sur l'oppression potentielle que les membres masculins de leur famille exercent sur elles, sur leur condition au sein du couple hétérosexuel non-mixte, sur leur voile toujours suspecté d'être imposé par le père ou le mari, etc. Finalement, les termes

---

<sup>1</sup> Le monde public étant en fait ici déjà synonyme du monde blanc puisque le monde institutionnel, médiatique, judiciaire, politique et économique est blanc.

<sup>2</sup> Il ne s'agit pas ici de nier l'existence du sexisme.

<sup>3</sup> Je reprends ce terme à Isabelle Stengers.

<sup>4</sup> Je ne dis pas ici "potentiel" pour remettre en question son existence mais pour remettre en question la manière dont il est construit et rendu intelligible. Je préciserai ces points plus tard.

de cette question répondent à ce regard blanc sur nous<sup>5</sup>. Lorsque les femmes racisées politisent ces questions à partir d'elles-mêmes et pour elles-mêmes, les termes en sont absolument changés<sup>6</sup>.

Pour résumer, répondre à ce problème — comment, pour les femmes racisées, traiter du sexisme des hommes non-blancs sans participer à leur stigmatisation ? — nécessitera de problématiser quatre enjeux, qui ne cesseront de se recouper :

- (1) Questionner les rapports parfois tendus entre les luttes féministes et les luttes anti-racistes, ces tensions étant trop souvent masquées au profit de l'idée pacifique de *convergence des luttes*<sup>7</sup>. À cet égard, il s'agira d'observer la manière dont le féminisme peut être instrumentalisé en faveur du racisme.
- (2) Problématiser les pièges dans lesquels les femmes racisées sont placées. En effet, si le discours des femmes racisées sur le sexisme intracommunautaire risque de participer à la stigmatisation des hommes de leur communauté, quelle voie prendre ? Afin de tracer une troisième voie possible pour échapper à cette alternative infernale, il faudra également comprendre comment celle-ci se construit à partir d'un regard raciste.
- (3) Questionner la manière dont l'imaginaire autour du sexisme des hommes racisés est construit.
- (4) Comprendre la légitimité, pour les populations racisées, de traiter de ces questions en non-mixité pour éviter toute récupération politique contre elles.

Puisque ces questions sont d'une grande délicatesse, elles méritent de s'évaluer tout à la fois avec nuance et radicalité, d'où les auteur.ices que j'ai choisis pour y répondre qui sont Françoise Vergès, Houria Bouteldja, Norman Ajari et Louisa Yousfi.

## 1. L'homme noir et l'homme arabe dans nos imaginaires collectifs

---

<sup>5</sup> Étant issue de l'immigration par métissage, considérée comme arabe par les blancs, parfois comme une *bonne arabe* (donc presque blanche) par les blancs et comme blanche (ou *blanchie*) par les arabes du Sud, je me permets ici de dire *nous* sans considérer *du tout* avoir un monopole concernant l'expérience des personnes racisées ni non plus en considérant que chaque personne racisée se retrouvera dans mon discours. Ces sujets sont complexes et par définition impliquent d'autres positions que celle que je développerai ici.

<sup>6</sup> Nous y reviendrons mais pour ne donner qu'un exemple, lorsqu'il s'agit de politiser en Europe la question du voile, il s'agit plutôt, pour les femmes musulmanes, de le défendre à partir d'enjeux théologiques bien plus que de répondre à l'accusation d'une potentielle domination masculine.

<sup>7</sup> L'idée selon laquelle toutes les luttes convergeraient finalement vers un même but : l'abolition du néolibéralisme.

Pour commencer et pour ôter d'abord un peu le voile sur nos imaginaires, j'aimerais vous donner l'occasion de lire<sup>8</sup> ou de relire ce passage de Nedjma Kacimi dans son roman *Sensible* :

*Faisons une pause et plongeons en toute sincérité dans les tréfonds de notre intimité. Qui, parmi nous, n'a jamais ressenti une peur ou à défaut de peur une vague inquiétude, ou à défaut d'une inquiétude, une franche panique en croisant un jour dans une gare, dans un métro, dans une rue, un bar, une discothèque, un individu de sexe masculin, âgé de dix-huit à quarante-cinq ans, de type africain ? Qui ? Je vous accorde une seconde de réflexion. Qui d'entre nous n'a pas soigneusement évité un quartier où habite une population fortement constituée d'individus noirs ou arabes de sexe masculin, âgés de 18 à 45 ans ? A celui qui en lui-même — parce que la réponse doit rester intime — répond, moi je n'ai jamais eu peur, je tire mon chapeau en me demandant toutefois si je n'ai pas affaire à un inconscient, étanche à la pollution du fait divers, car s'il avait la conscience un tant soit peu poreuse, comment aurait-il pu en être épargné ? Moi, je l'avoue, je fus contaminée. Et pourtant, à l'époque, je ne peux pas dire que j'avais été exposée au virus par la lecture des journaux. J'étais bien trop petite pour les lire. Non, c'était plus subtil que ça et si puissamment dans l'air du temps qu'une fillette de huit ans ne pouvait pas ne pas le respirer. Au point que cette petite fille-là ayant aperçu, sur le chemin de l'école, un individu de sexe masculin, âgé de dix-huit à quarante-cinq ans, de type maghrébin, s'était dépêchée, effrayée, de changer de trottoir. La femme qu'elle est devenue depuis se souvient très bien que ce n'étaient pas les deux premières caractéristiques qui l'avaient poussée à traverser mais bien la troisième. Elle s'en souvient d'autant plus qu'en rentrant chez elle essoufflée, en poussant la porte rassurée, elle avait eu à ravalé une honte cuisante car le papa auprès duquel elle avait alors couru se réfugier — ça lui avait soudain sauté aux yeux — était lui-même un individu de type nord-africain. Quelle sidération ! En cet instant, elle avait pris conscience, par la voie la plus détestable qui soit, de l'implicite sociologique de son petit papa. Pourtant, elle l'avait toujours su que son père était un maghrébin ! Elle ne le découvrait quand même pas ce jour-là ! Elle l'entendait régulièrement parler kabyle au téléphone avec ses amis d'Alger. Elle-même était née à Alger et portait un nom algérien !*

---

<sup>8</sup> Je remercie ici mon amie Clémence Mercier de m'avoir fait découvrir ce texte.

*Elle prenait aussi des cours d'arabe littéraire avec une dame syrienne, tous les mercredis après-midi, quand ses copines allaient au catéchisme. Allons bon ! Ce n'est quand même pas à huit ans qu'elle voyait le jour. Que s'était-il donc passé ce jour-là ? Elle venait de saisir ce que signifiait être un Arabe en France.<sup>9</sup>*

Ce passage, d'une très grande intensité narrative, m'a imposé une relecture de ma propre histoire en tant que fille d'immigré, en tant que fille d'arabe.

Il m'est arrivé de serrer mon sac à main autour de ma cage thoracique à l'arrivée d'un homme noir ou arabe dans le métro bondé, il m'est arrivé de changer de trottoir lorsqu'un individu du même type marchait derrière moi, il m'est arrivé d'être prise de panique en voyant un musulman prier Dieu en chuchotant dans les transports en commun — étant pourtant moi-même croyante ! —, il m'est arrivé de m'interroger quant à la potentielle soumission ou aliénation d'une femme voilée<sup>10</sup> tenant la main de son mari, il m'est arrivé de disqualifier intellectuellement, l'espace d'un instant, un homme à l'accent arabe ou africain prononcé, il m'est arrivé d'avoir davantage peur d'un homme saoul racisé que d'un homme saoul mais blanc dans la nuit. Tout ceci ne s'est jamais produit que « l'espace d'un instant », jusqu'à découvrir immédiatement l'instant d'après et à la même vitesse que ces premières pensées-réflexes m'étaient arrivées, le racisme qui les soutenaient.

Ce que ces expériences et ce texte donnent à penser, c'est la puissance que peut posséder un imaginaire collectif malgré que l'expérience vécue le réfute absolument. Il montre que l'expérience vécue d'une femme arabe — qui comme moi a expérimenté la tendresse, la vulnérabilité émotionnelle, la proximité, et l'absolue dévotion d'un père et de ses frères, expérience donc d'une vie entière — ne suffira pas à contrer les stéréotypes racistes qui érigent les masculinités noires et arabes en menaces.

En démontrant que ces idées arrivent même à l'esprit de celles qui subissent ce racisme mais, qui plus est, également à l'esprit de celles qui possèdent une expérience qui contredit entièrement ces idées, ce texte dévoile que ces images sont produites par le racisme lui-même et qu'elles ne lui préexistent en aucun cas, qu'elles ne sont pas constituées par du *réel*. En démontrant que l'expérience intime que nous faisons des hommes de nos

---

<sup>9</sup> Nedjma Kacimi, *Sensible*, Editions Cambourakis, Paris, 2021, pp. 14-15.

<sup>10</sup> N'ayant en plus eu, au sein de ma famille, comme exemple de femme voilée que ma grand-mère veuve.

communautés se trouve incapable de rivaliser avec cet imaginaire figeant l'homme arabe ou l'homme noir en un être absolument brutal (à l'impulsivité immaîtrisable, incapable de contrôler ses pulsions, sa colère, bête et analphabète, aux idéaux moraux archaïques), le texte de Nedjma Kacimi montre à quel point notre imaginaire s'est retrouvé réellement colonisé, au sens le plus propre, ne nous appartenant plus mais jouant également contre nous. Il nous montre que ces imaginaires ne préexistent pas au racisme, qu'ils ne décrivent rien de premièrement réel dont le racisme ne serait finalement qu'une conséquence mais qu'au contraire, ils sont une construction du racisme lui-même puisque ces stéréotypes ne s'acclimatent pas seulement au sein d'inconscients *déjà* racistes mais touchent également l'inconscient des populations racisées elles-mêmes. C'est donc à une intériorisation du racisme, à une honte voire une haine de soi que ces populations sont confrontées et dès le plus jeune âge. Par exemple — et ce n'est pas ici par plaisir de parler de moi que je fournis ces détails autobiographiques mais parce que c'est l'effort qu'il faut fournir pour se faire entendre — lorsque j'avais à peine six ans, je mentais aux autres élèves de ma classe sur mon origine, prétendant être espagnole. Dès l'enfance donc, il s'agissait de dissimuler ma race. Dès l'enfance, sans aucune notion intellectuelle, sans aucune pensée politique et sans avoir encore ressenti aucun racisme explicite à mon égard, j'avais déjà senti, éprouvé la race, comme une réalité structurant négativement mon monde. Dès l'enfance donc, et c'est aussi ce que montre Nedjma Kacimi, la question de la trahison et du conflit de loyauté envers sa propre lignée généalogique s'impose aux individus racisés.

## 2. La construction historique du sexisme « essentiel » des hommes non-blancs

Est-ce que ce que je viens dire implique que le sexisme de la part des hommes racialisés est inexistant et qu'ils sont en fait toujours de « doux agneaux »<sup>11</sup> ? Bien sûr que non. Est-ce que, en pointant du doigt l'alternative infernale dans laquelle les femmes racialisées sont piégées, entre dénoncer ou non le sexisme des hommes de leur communauté déjà stigmatisés, est équivalent à les encourager à ne rien dire sous couvert qu'elles agiraient en traîtres si elles le faisaient ? Bien sûr que non. Il s'agit plutôt d'une part, de sentir, d'éprouver où ces femmes sont placées, de comprendre le choix que certaines font de traiter

---

<sup>11</sup> Louisa Yousfi, *Marcher sur un fil et ne jamais tomber : stratégie pour un féminisme décolonial*, sur Le parti des indigènes de la république, 2018, disponible sur <https://indigenes-republique.fr/marcher-sur-un-fil-et-ne-jamais-tomber-strategie-pour-un-feminisme-decolonial/> [consulté le 17 septembre 2023].

ces enjeux de manière intra-communautaire et d'autre part d'évaluer la pertinence, la source et la construction historique d'un tel problème, d'une telle alternative.

Pour mieux démêler cette situation, pour mieux faire le tri entre ce sexisme postulé et l'appréhender au-delà des stéréotypes de genre qui concernent les hommes arabes et noirs, il faut examiner la manière dont ce sexisme a été construit historiquement. Allons-y.

Après la fabrique des races notamment noire et arabe — fabrique qui servait à prouver l'infériorité des êtres humains leur appartenant afin de justifier moralement la colonisation et l'esclavage<sup>12</sup>, fabrique qui a donc activement participé à l'élaboration de cet imaginaire concernant les masculinités africaines et maghrébines dont nous parlions ci-dessus — vint un autre moment : celui des indépendances petit à petit gagnées de ces pays hier encore colonisés. Françoise Vergès, dans son livre *Un féminisme décolonial*, montre comment, à l'heure des indépendances, un féminisme français en prise avec la gauche a élaboré les discours islamophobes et racistes, qui demeurent encore intacts aujourd'hui. Ces discours consistaient à dire que certes, l'indépendance était souhaitable et que la gauche française l'avait vivement encouragée mais qu'il était forcé de constater que malheureusement, ces peuples, une fois libérés du joug des pays européens, s'avéraient bien incapables de construire des démocraties, et notamment d'appréhender les rapports hommes-femmes comme des rapports d'égalité.

À cet égard, Françoise Vergès reprend — et ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres — la manière dont le voile devint la preuve de ce dernier constat. En effet, des combats furent menés, par ces mêmes féministes françaises de gauche<sup>13</sup>, pour interdire le foulard notamment au sein des institutions scolaires en tant qu'il serait le symbole même de la soumission des femmes à leur père, leurs frères et leur mari. Dans une lettre adressée au gouvernement en vue de cette interdiction, ces féministes qualifient le rapport qu'entretiennent ces pays aux femmes comme les lieux où sévit « le patriarcat le plus dur de la planète »<sup>14</sup>.

---

<sup>12</sup> À cet égard, les travaux d'Elsa Dorlin sont très éclairants.

<sup>13</sup> Ici, on voit bien que ce n'est pas simplement un féminisme de droite qui se désolidarise des femmes racisées mais bien un féminisme de gauche.

<sup>14</sup> Françoise Vergès, *Un féminisme décolonial*, La Fabrique, 2019, p. 67



Alors certes, ceci n'est qu'un exemple français<sup>15</sup>. Cependant, il s'agit de montrer par cet exemple comment ces discours et ces enjeux prennent alors de plus en plus de place dans le débat public<sup>16</sup> et participent à fabriquer ce personnage abstrait que tous les hommes racialisés et musulmans incarneraient désormais : cet homme aux instincts primaires<sup>17</sup> notamment sexuels<sup>18</sup>, immaîtrisables, violeur<sup>19</sup>, aux discours sexistes<sup>20</sup> et particulièrement homophobe, considérant les femmes comme la propriété de leur père ou de leur mari et aux valeurs morales dépassées en matière de couple, de sexualité et de rôles sociaux<sup>21</sup>. Ici, les hommes noirs et arabes, après avoir subi une première constitution subjective propre à la colonisation (bête à la force musculaire proche de l'animalité, criminel né, etc.<sup>22</sup>) se révèlent être la personnification même du sexisme et du patriarcat. En vis-à-vis évidemment, une autre construction subjective s'élabore, celle des femmes racialisées et musulmanes, qui devant leurs pairs masculins érigés en bourreaux, deviennent les victimes à sauver.

Ce moment-là, Françoise Vergès le nomme « tournant civilisationnel » au sein du féminisme de gauche puisqu'il emprunte son champ lexical et ses dynamiques aux missions « civilisatrices » coloniales. Là où il fallait, dans le temps de la colonisation, aller sauver les noirs et les arabes de leur sauvagerie inhérente (et où, pour ce faire, il fallait donc *produire* ce personnage du sauvage) en leur apportant la civilisation, il faudrait maintenant aller sauver les femmes de ces sociétés « qui leur sont *par nature* hostiles »<sup>23</sup> (ce qui implique la même

---

<sup>15</sup> Il serait nécessaire de retracer toute la généalogie historique du phénomène d'essentialisation des subjectivités arabes et noires - ce dont je n'ai ni le temps ni la capacité

<sup>16</sup> Pour étudier cette histoire aux Etats-Unis plus spécifiquement, lire *Noirceur* de Norman Ajari.

<sup>17</sup> "La psychiatrie à l'époque coloniale [...] fait de l'algérien un criminel né", conférence de Clémence Mercier au Groupe des études sartriennes.

<sup>18</sup> Comme échantillon exemplaire à ce propos, il suffit de voir la représentation des hommes noirs dans la pornographie.

<sup>19</sup> Comme le montre Norman Ajari dans plusieurs textes, il suffit d'observer à cet égard, le nombre d'hommes noirs condamnés pour des crimes, et notamment des viols, qu'ils n'ont pas commis.

<sup>20</sup> Comme échantillon exemplaire à ce propos, il suffit de voir la manière dont le rap est considéré comme la musique emblématique du sexisme.

<sup>21</sup> Là encore, il est acquis en préjugé que chez les musulmans, pour ne prendre qu'un exemple, les femmes restent à la maison, ne travaillent pas et sont à la cuisine. Au-delà du fait que ce préjugé est vite détruit pour quiconque met le nez dehors, c'est encore le symptôme d'une très grande ignorance quant à la culture musulmane où le droit de propriété et de l'indépendance financière des femmes est pensé et ce même pour les femmes au foyer.

<sup>22</sup> Je reprends ici les termes de Frantz Fanon.

<sup>23</sup> Françoise Vergès, *Présentation du livre "Un féminisme décolonial"*, à l'Université d'été révolutionnaire et internationaliste, 2019, 7'44. Disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=Gg4hCHZlZCQ&t=1556s> [consulté le 17 septembre 2023].

production). En vis-à-vis, une autre idée émerge, selon laquelle les pays européens seraient « le terrain *naturel* »<sup>24</sup> du progrès et donc de la conquête de l'égalité hommes-femmes.

Au-delà de l'aveuglement et de l'hypocrisie dont il faut faire preuve pour prétendre que les pays européens se seraient défait, grâce à leur nature profondément humaniste et grâce au sens de leur histoire toute tendue vers le progrès, des inégalités hommes-femmes, ce qui m'intéresse particulièrement ici c'est l'idée qu'il existerait des hommes qui, *par nature*, seraient hostiles à cette idée. Houria Bouteldja, dans un entretien sur son livre *Les blancs, les juifs et nous*, exprime le paradoxe dans lequel nous sommes pris : le sexisme comme réalité sociale et historique peut être étudié, c'est-à-dire qu'il est possible d'en faire la socio-genèse<sup>25</sup>, et cependant, lorsqu'il s'agit du sexisme des hommes racisés, ce sexisme-là est rabattu à des questions de nature, c'est-à-dire qu'on en fait soit une propriété essentielle de ces hommes, propre à leurs gènes et à leur sang, soit un élément consubstantiel à leur culture ou à leur religion.

Comme le dit Houria Bouteldja, dès lors que l'on « essentialise le sexisme de ces hommes, on le déshumanise »<sup>26</sup>. Considérer le sexisme comme une tare inhérente aux hommes racisés, à leur biologie, c'est s'inscrire dans les chemins tracés par le racisme qui instrumentalise l'idée d'une nature pour justifier l'infériorisation des races créées par lui. C'est donc participer directement à la survivance de cette tradition déshumanisante.

Je m'explique, car le mot de « déshumanisation » est fort. Si l'on considère le sexisme européen comme digne d'études en tant qu'il est le fruit d'un processus socio-historique, alors il s'agit d'une culture, d'une culture certes problématique à certains égards mais d'une culture quand même. Si, au contraire, on considère le sexisme des hommes non-blancs comme indigne d'être problématisé intellectuellement car il serait simplement le fruit d'une *nature* intrinsèquement dominante et brutale, alors l'homme non-blanc est réduit à ce que l'on suppose être ses instincts, c'est-à-dire plus proche de l'animalité (régime de la nature) que d'une humanité quelconque (régime de la culture). Ne pas vouloir sociologiser les causes

---

<sup>24</sup> *ad ibidem*.

<sup>25</sup> Autrement dit, en retracer l'histoire, la genèse.

<sup>26</sup> Houria Bouteldja, Présentation du livre "*Les blancs, les juifs et nous*", à la Fabrique éditions, 2015; 26'. Disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=vqDSosOFZPs&t=1619s> [consulté le 17 septembre 2023].

du sexisme des hommes non-blancs, c'est s'inscrire dans la continuité du racisme, c'est-à-dire de la fabrique des races (auxquelles appartiendraient des critères naturels spécifiques)<sup>27</sup>.

Dans le cas où ce n'est pas la biologie des hommes racialisés qui est accusée en grande responsable de leur sexisme, ce sont la culture et la religion qui sont inculpées. Mais qu'il s'agisse de pointer du doigt les tares inhérentes à leur organisme ou qu'il s'agisse de pointer du doigt la culture ou la religion des hommes non-blancs, le résultat est le même car, comme le dit Louisa Yousfi, les noirs et les arabes deviennent alors « une menace de l'ordre de la contamination morale »<sup>28</sup>, en tant que leur culture et eux-mêmes seraient intrinsèquement « piégés dans des espèces d'archaïsmes »<sup>29</sup> moraux. La conséquence de penser que les cultures arabes, musulmanes ou africaines seraient intrinsèquement sexistes contraint les individus à se plier au paradigme intégrationniste (autrement dit, il faudrait forcément qu'ils abandonnent leur culture et leur religion pour ne plus être sexiste). Penser que le sexisme est consubstantiel, par exemple, à l'islam, c'est penser que l'islam ne pourrait plus exister en tant qu'islam si on retranchait de lui ce sexisme — et cette homophobie, d'ailleurs — supposé. Il faudrait donc se défaire (ou détruire) ces cultures pour s'assurer qu'elles ne contaminent pas la nôtre puisqu'elles ne pourraient pas faire autrement, ce sexisme leur étant profondément attaché. Bref, intégrez-vous, abandonnez-vous.

En face de l'homme racisé érigé en bourreau, sont créées des victimes, des êtres à sauver : les femmes<sup>30</sup> et les homosexuels racisés<sup>31</sup>. Malheureusement ces visions, ces stéréotypes ne constituent pas seulement l'apanage des discours explicitement racistes mais circulent également dans l'inconscient collectif. Personnellement, lorsque j'évoque mes origines arabes, il est extrêmement fréquent que les premières questions qui me soient posées concernent la réaction de mon père à l'annonce de ma bisexualité ou encore mon

---

<sup>27</sup> Ontologiquement, ces idées n'ont évidemment aucun sens puisqu'il s'agit de départager l'humanité entre celles et ceux qui possèdent le libre-arbitre (les hommes et les femmes blanches) et ceux qui en sont dénués (les hommes et les femmes non-blanches). Du même coup, et en contradiction absolue avec cette première idée, il s'agit de départager l'humanité entre d'une part celles et ceux qui appartiendraient à un régime déterministe (le sexisme des hommes non-blancs étant ici pensé comme le résultat nécessaire d'une chaîne causale historique, donc soudainement soustrait au régime du libre-arbitre) tandis qu'une autre partie de l'humanité vivrait exclusivement sous le régime de l'essence.

<sup>28</sup> Louisa Yousfi, Présentation du livre *"Rester Barbare"*, à la Fabrique éditions, à la librairie l'Atelier, 2022, 4'19. Disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=5VjALRNZPPc&t=458s> [consulté le 17 septembre 2023].

<sup>29</sup> *ad Ibidem*.

<sup>30</sup> Pour ne prendre qu'un exemple, il suffit d'observer à quel point les vêtements des femmes musulmanes prêtent encore à débat.

<sup>31</sup> Ici, je ne dis même pas les enfants. Nous verrons ensuite pourquoi.

refus de me marier et ce, même venant d'une personne qui ne se considère absolument pas raciste. Pourtant ces premières questions quasi systématiques, où l'autre tente de se rassurer sur l'absence d'oppression de la part de mes pairs à mon égard, témoignent que la première manière dont on m'appréhende en tant que femme arabe est d'être une potentielle victime. Ces premières questions montrent également le rapport que nos inconscients entretiennent avec les masculinités arabes telles qu'elles sont construites par le racisme. La primauté de ces questions est tout simplement issue du racisme lui-même.

Le discours explicitement raciste qui crée ces images nourrit donc la possibilité d'un discours civilisateur aux apparences plus progressistes. Même si ces deux discours sont tenus par des personnes qui pensent s'opposer intellectuellement sur les questions raciales<sup>32</sup> (les partisans de l'extrême-droite raciste et les partisans d'une gauche plus progressiste), ils ne s'opposent pas en réalité. Le discours explicitement raciste alimente ce discours missionnaire aux apparences bienveillantes tandis que ce dernier apporte en retour de l'eau au moulin du premier. Mais l'idée selon laquelle il faudrait sauver les femmes non-blanches de la domination masculine exercée par les hommes non-blancs est une idée issue du racisme lui-même et qui participe, en retour, à le solidifier. Ces deux discours, beaucoup plus combinables qu'ils n'en ont l'apparence et qui ne cessent de s'alimenter l'un l'autre, ont d'une part contribué à réduire activement la diversité réelle des masculinités africaines et maghrébines en une seule et même vision et d'autre part, corrélativement à ce premier geste, ont donné à l'homme noir et l'homme arabe — ces personnages abstraits auxquels les vrais êtres de chair et de sang sont réduits — le statut d'êtres essentiellement « irrécupérables »<sup>33</sup>.

Comme je viens de le dire, c'est dans ce cadre notamment qu'il est très régulièrement demandé aux femmes issues de l'immigration, dans les médias ou dans les sphères plus familières, de se positionner sur le sexisme de leurs hommes, sur le « virilisme » des adolescents de banlieue, sur le voile comme symbole de soumission, sur l'homosexualité, sur la lapidation dans tel ou tel régime politique lointain avec lequel elles n'entretiennent aucune

---

<sup>32</sup> Nous y reviendrons mais l'intérêt que l'on porte au sort des femmes noires et arabes, qu'il soit missionnaire ou même, je crois, qu'il soit davantage progressiste (l'intérêt, par exemple, que certains progressistes blancs accordent aux théories afro-féministes) témoignent de cette même histoire où les femmes non-blanches ont été enrôlées dans le statut de victime suprême. Nous verrons comment ceci s'est produit aussi du fait de certains concepts comme celui d'intersectionnalité.

<sup>33</sup> Louisa Yousfi, Présentation du livre *"Rester Barbare"*, à la Fabrique éditions, à la librairie l'Atelier, 2022, 32'43. Disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=5VjALRNZPPc&t=458s> [consulté le 17 septembre 2023].

espèce de connexion. C'est dans la même continuité que Louisa Yousfi, dans *Rester barbare*, nous explique que tout ceci condamne les populations arabes et noires à devoir adopter « des postures défensives »<sup>34</sup>, c'est-à-dire des postures qui tendent « à prouver qu'il n'y a pas chez nous que des délinquants et qu'il y a aussi des gens très bien »<sup>35</sup>. Autrement dit, nous avons sans cesse à démontrer que « nous ne sommes pas ce que le *racisme* dit que nous sommes »<sup>36</sup>. On se trouve ici piégé à un premier égard : celui d'avoir à la fois à porter, à se justifier *et* à se dégager du discours dominant qu'on a tenu sur nous. Nous avons tout simplement à montrer patte blanche.

Plus jeune, lorsqu'on questionnait « l'ouverture d'esprit » de ma famille arabomusulmane, j'affirmais avec fierté que ma grand-mère avait divorcé au Maroc<sup>37</sup>, que mon père n'avait même pas réagi à l'annonce de ma bisexualité tant cette information ne lui était d'aucune importance, que ma famille avait économisé pour la chirurgie de ma cousine transgenre dans les années 90, et j'en passe. J'étais fière de pouvoir témoigner, comme le dit Louisa Yousfi, que nous ne sommes pas ce que le racisme dit que nous sommes. Aujourd'hui, j'ai honte d'avoir cherché à prouver cette « ouverture d'esprit ». L'expression elle-même trahit tout ce qui la soutient. J'ai honte d'avoir cherché à affirmer notre valeur à partir des valeurs européennes<sup>38</sup>. Honte de m'être laissée piégée par ces questions qui ne faisaient finalement de mon cas qu'une exception qui confirme la règle. J'ai honte car en répondant à ces questions, je condamnais les autres, ceux parmi mes pairs qui n'auraient pas pensé ou agi de la même manière. En répondant à ces questions, j'ai cru nous innocenter. Mais y répondant, j'ai agi comme si ces questions étaient légitimes, comme si c'étaient effectivement les questions « à poser ». Dès lors, je nous ai rendus coupables. J'ai participé, en légitimant cette question, au portrait des arabes souvent dépeint ; celui d'êtres archaïques, réactionnaires, fermés d'esprit voire radicalisés. Aujourd'hui, ces questions me mettent en rage car elles partent toujours du préjugé que nous sommes « monstrueux »<sup>39</sup>. D'une certaine manière, montrer patte blanche, c'est toujours d'abord accepter une culpabilité première.

---

<sup>34</sup> *ad Ibidem*.

<sup>35</sup> Louisa Yousfi, Présentation du livre *“Rester Barbare”*, à la Fabrique éditions, à la librairie l'Atelier, 2022, 32'. Disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=5VjALRNZPPc&t=458s> [consulté le 17 septembre 2023].

<sup>36</sup> Houria Bouteldja et Louisa Yousfi, Présentation du livre *“Beaufs et Barbares”*, entretien avec Julien Théry sur Le média, 5'09-9'. Disponible sur [https://www.youtube.com/watch?v=NiXX9gIlg6\\_8&t=3073s](https://www.youtube.com/watch?v=NiXX9gIlg6_8&t=3073s) [consulté le 17 septembre 2023].

<sup>37</sup> Ceci me paraissait être la preuve de notre émancipation.

<sup>38</sup> Certes pas majoritaires mais de gauche.

<sup>39</sup> J'emprunte ce terme à Louisa Yousfi.

### 3. Expliquer nos monstres : du devoir de se justifier sociologiquement mais pas trop

Pour approfondir encore ce sujet, permettez-moi de m'éloigner quelques instants de la question du sexisme et d'opérer un léger détour par cette question : la question de nos « monstres ».

Jusqu'ici, j'ai affirmé que le sexisme des hommes non-blancs n'était presque jamais envisagé sociologiquement mais qu'il était la plupart du temps, et constamment dans le débat public, naturalisé<sup>40</sup>. Mais le discours sociologique sur les immigrés de manière générale, lui, existe bel et bien.

Dans *Rester Barbare*, Louisa Yousfi exprime qu'il est possible d'estimer au nombre de trois postures, de trois regards, les manières d'aborder les non-blancs. Ces deux premières postures, nous venons de les circonscrire. La première est celle du discours et du regard explicitement raciste, la deuxième est plutôt rattachée aux discours civilisateurs, missionnaires, qui postulent que les non-blancs, grâce aux valeurs émancipatrices européennes, peuvent être sauvés. Le troisième regard est le regard analytique des sciences sociales<sup>41</sup>. Nous l'avons vu, les deux premières postures fonctionnent ensemble et se nourrissent l'une l'autre. Cependant, il n'est pas sûr que cette troisième posture, plus analytique, plus rationnelle, n'entretienne aucun rapport avec les deux autres. Et c'est ce que Louisa Yousfi remet brillamment en question dans *Rester barbare*.

Ainsi, elle évoque la thèse qu'elle abstrait de l'œuvre littéraire de l'écrivain afro-américain Chester Himes, thèse selon laquelle « le racisme, en abîmant l'âme de ses victimes, en faisant grossir en elles un monstre furieux, en les ensauvageant, fait advenir la menace qu'il prétend combattre et, par là même, assure sa perpétuation »<sup>42</sup>. Louisa Yousfi dit que cette thèse est juste. Je dirais même qu'elle est essentielle. Mais cependant, elle continue :

De l'autre côté [...] on aperçoit toute une clique de sociologues qui acquiescent. Tous ceux qui travaillent sur *la question*, comme ils annoncent publiquement, pour ne pas dire : sur notre laideur. Comment ça se fait que nous soyons si immoraux, si violents, si chtarbés sous nos crânes ? Elle est là, leur foutue question. S'ils se permettent cependant de la poser, c'est qu'ils estiment que la réponse qu'ils apportent ruine toute suspicion de malveillance de leur entreprise. Et cette réponse, il ne manquerait plus qu'ils la lisent, validée et cautionnée

---

<sup>40</sup> Naturaliser : rendre naturel quelque chose qui est en fait le fruit d'un processus culturel.

<sup>41</sup> Ceci se précisera par la suite mais il ne s'agit pas ici de condamner purement et simplement la sociologie, évidemment.

<sup>42</sup> Louisa Yousfi, *Rester Barbare*, La Fabrique Éditions, pp. 30-31.

par le grand spécialiste des tares de sa propre race : Chester Himes en personne. Nos crapuleries, nos turpitudes, notre prétendue prédisposition à cumuler tous les vices de l'humanité, à céder à nos atavismes belliqueux, à battre ceux que nous aimons, femmes et enfants, à zoner dehors à la recherche du crime, à tirer dans la masse, à lyncher les homos et à cracher sur les juifs, ce ne serait qu'une histoire de manque. Toutes ces choses dont nous aurions manqué, toutes ces opportunités qui ne se seraient pas présentées, toute cette reconnaissance dont nous aurions été privés [...]. Et leur compassion dégoûtante lorsqu'ils croient ainsi nous rétablir dans notre dignité. [...] C'est qu'ils tiennent à comprendre : pourquoi sommes-nous si laids ? [...]<sup>43</sup>

Ce que dit Louisa Yousfi ici me paraît primordial. Elle montre que lorsque la sociologie nous prend pour objet, c'est la plupart du temps pour expliquer nos « montres ». Il s'agira, par exemple, d'expliquer la criminalité des populations maghrébines et africaines par le biais des opportunités professionnelles qui ne nous sont pas également offertes. Il s'agira, par exemple, d'expliquer le supposé repli communautaire dont ces populations sont sans cesse accusées à partir d'un premier rejet vécu, à partir de la construction des banlieues, etc. Il s'agira d'expliquer que certaines jeunes filles se voilent par désir d'appartenance identitaire, dû à une identité premièrement bafouée. Alors bien sûr, le racisme systémique produit des effets. Et bien sûr, il ne s'agit pas de diaboliser ni la sociologie ni ces liens de causes à effets qui ne sont pas dénués de sens, au contraire<sup>44</sup>. Cependant, la nécessité constante *d'avoir à* penser ces liens, à les produire pose question à plusieurs niveaux.

Premièrement, en tentant de sociologiser nos monstres, nous risquons de confondre plusieurs niveaux d'analyse. Pour expliquer où je veux en venir, je vais reprendre l'exemple selon lequel la criminalité des hommes noirs et arabes est une réaction traumatique et monstrueuse vis-à-vis d'un racisme premier. Cette hypothèse est adéquate à plusieurs égards. Mais elle ne peut pas suffire.

Si nous nous satisfaisons d'elle, nous risquons<sup>45</sup> de rendre invisible un autre niveau : celui de l'islamophobie, de l'arabophobie et de la négrophobie encore à l'œuvre et qui voit

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, pp. 31-32.

<sup>44</sup> Ici, par contre, le lien de causalité qui est fait entre le voile et la participation à une identité pose légèrement problème. Non que ce lien n'ait pas de sens mais je crois que le port du voile ne peut absolument pas s'y réduire. Il reste actuellement un véritable refus d'envisager le voile sous un prisme théologique, ce à quoi il correspond pourtant en premier lieu.

<sup>45</sup> Je ne dis pas ici que c'est une conséquence nécessaire mais bien un risque.

dans le corps de l'arabe et du noir un criminel à contrôler<sup>46</sup>, à surveiller et normaliser. Autrement dit, bien sûr que la précarité est une cause de la criminalité, cependant un arabe ou un noir, en tant qu'il est considéré a priori comme un criminel en puissance, risque davantage d'être immédiatement criminalisé<sup>47</sup>.

Bien sûr, ces deux niveaux d'analyse peuvent coïncider et travailler main dans la main. Cependant, chercher *d'abord* à expliquer la raison de nos monstres, même pour en voir l'origine dans le racisme, c'est encore mettre la focale sur ceux-ci plutôt que sur les monstres de l'Occident. Le racisme n'est pas ici considéré en lui-même comme producteur de criminalité (en tant qu'il produit de réels criminels mais également en tant qu'il criminalise des individus qui ne le sont pas). En sociologisant donc la cause de la criminalité chez populations arabes et noires, on part du constat de leur criminalité plutôt que de questionner ce constat<sup>48</sup> lui-même. En invisibilisant ainsi les monstres de l'Occident, on risque de collaborer à la généralisation d'un stéréotype sur des populations déjà perçues comme criminelles. Sans le vouloir donc, mais par ce regard qui souhaite comprendre et excuser, on participe au concept de race. Le texte de Louisa Yousfi, à cet égard, est très parlant :

“L'ensauvagement est un processus intégrationniste. En quoi cette formule diffère-t-elle fondamentalement des mauvaises plaidoiries qui posent la violence des barbares comme le ravage produit par un système raciste ? [...] Dire l'ensauvagement est un processus intégrationniste, ce n'est pas sociologiser les raisons d'être de nos monstres intérieurs en remontant la généalogie de toutes nos carences civilisationnelles, c'est dire : nos monstres ne naissent pas à cause d'un manque de vous, ils naissent d'un trop de vous —trop de France, trop d'Empire. Ils naissent à votre contact [...]. Au fond du gouffre identitaire que nous inflige la civilisation, nous ne sommes finalement pas les plus à plaindre. On saisit mieux notre

---

<sup>46</sup> Ici, le délit de faciès est un premier exemple. Nous ne sommes pas tous surveillés de la même façon. Idem pour la présomption d'innocence qui ne s'applique pas de la même manière pour tous les individus. Le critère de la race reste un critère discriminant clair dans ces cas-là.

<sup>47</sup> Je voudrais ici prendre l'exemple d'un cas concret pour expliquer davantage mon propos. En 2018, le militant décolonial Nordine Saïdi, pour avoir envoyé deux courriers au bourgmestre de Lessines pour faire interdire le folklore de la sortie du groupe des Nègres (un cortège de black face) ; pour avoir dit dans son courrier "Sans réponse de votre part, je vous annonce donc que nous serons nombreux à venir à Lessines, afin de sensibiliser les habitants et les participants des pratiques racistes du Blackface et en particulier de "La Sortie des Nègres" que nous tenterons de faire annuler par tous les moyens nécessaires", Nordine Saïdi a été poursuivi pour menace d'attentat. Nous voyons bien par cet exemple le réflexe de "criminalisation" des arabes.

<sup>48</sup> Pour plus d'informations à ce sujet : La Brèche, journal du Genepi, *Racisme et criminalisation*, n°4.



chance : nous ça va, mais eux ? Imaginez-vous donc à leur place, les héritiers de l'Empire... Juste quelques secondes. [...] Enfants de nazis ! Enfants de colons ! Enfants d'esclavagistes ! Enfants de génocidaires. Les études culturelles sur leur race — les whites studies — ne parlent que de leurs privilèges. C'est injuste au fond. Parlons aussi de tout ce dont ils manquent.”<sup>49</sup>

Deuxièmement, en tentant de sociologiser ces « anormalités », on participe à en faire des monstres. La question du voile est ici le meilleur exemple pour comprendre ce que je souhaite dire. Tenter de comprendre pourquoi les femmes se voilent, chercher à l'expliquer sociologiquement, c'est penser que cela nécessite d'être légitimité, d'être justifié, d'être expliqué précisément pour que ce ne soit pas monstrueux. Mais cela participe à en faire une monstruosité car dès lors que l'on traite d'un fait comme s'il nécessitait moult efforts pour être légitimité, on trahit le fait qu'on ne le trouve pas si évident et on participe à en faire un sujet problématique, c'est-à-dire qu'on traite de ce sujet à partir du discours dominant. De plus, considérer qu'un tel sujet nécessite d'être expliqué et justifié résulte de l'idée absolument raciste selon laquelle les femmes racisées et musulmanes seraient dépourvues de libre-arbitre et de rationalité et qu'elles porteraient alors le voile sans raison valable.

Troisièmement, expliquer ces phénomènes comme une *réaction* à un racisme premier, c'est adopter un prisme négatif sur ces réalités. Par exemple, envisager le voile ou ce qu'on nomme communément « le repli communautaire » comme des réactions maladivement identitaires à un phénomène discriminant, c'est ne pas les envisager comme des valeurs et des mœurs positives provenant d'une Culture avec un grand C. Le langage utilisé d'ailleurs pour parler de ces réalités (« le repli communautaire ») dévoile ce mépris, cette réduction d'une culture, puisque le repli communautaire pourrait et devrait plutôt être appelé « attachements aux liens de solidarité et à l'intergénérationnalité de la famille ». Dans la même continuité, dire, par exemple, que les femmes portent le voile parce qu'elles voient leur identité menacée, c'est aussi dire que ce *problème* qu'est le voile n'existerait pas si ces populations avaient été mieux traitées. Cette explication laisse sous-entendre que les arabes et les noirs se comporteront comme les blancs lorsqu'on leur donnera les mêmes chances. Comme le dit Louisa Yousfi, cela laisse entendre que si nous nous ensauvageons, c'est en fait

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 39-40.

parce que « l'intégration a échoué. [Et que] pour nous sauver de nos monstres, il faudrait mieux nous intégrer, nous laisser enfin nous asseoir à leur table »<sup>50</sup>.

Voici donc au moins quelques pièges que la perspective sociologique renferme. Cela ne signifie pas qu'il faille la mettre de côté, qu'elle n'ait aucune légitimité ni une quelconque forme de justesse évidemment. Cela signifie simplement qu'elle peut entretenir davantage de liens avec le racisme que ce qu'elle laisse apercevoir, qu'elle peut également l'alimenter même quand ses intentions sont absolument inverses. Comme le dit Louisa Yousfi, ces discours qui peuvent participer à nous rétrécir :

Comment ne pas finir par y croire à notre laideur et, ce faisant, ne pas finir par s'y abandonner ? En se racontant simplement le déterminisme sociologique dont elle serait le fruit ? Le tragique, c'est qu'on y croit déjà [à cette laideur]. On en est même intimement convaincus. Quand on parle de nous, entre nous, on se l'avoue à demi-mots. Jamais devant témoins, bien sûr. Mais entre nous, on se le dit comme pour dire : on se sait. Quand ça brûle dehors, on chuchote en nous-mêmes notre fameux pronostic : encore un Arabe, c'est sûr. On a un peu honte. Et c'est vrai qu'on est soulagés de pouvoir parfois s'appuyer sur un récit sociologique. On décline tous nos malheurs de mal-intégrés, toutes les injustices dont nous avons été victimes. Le mépris, le rejet. On y croit aussi. Et c'est vrai que c'est vrai. Quelque part, c'est vrai. Mais au fond, on pense toujours en secret : il y a quand même un truc qui ne tourne pas rond chez nous, spécifiquement chez nous. On n'est pas normal. [...] Tous minables, tous moches, comment on fait pour continuer à s'aimer, à se respecter ? ”<sup>51</sup>

Devant cette laideur produite, devant nos inconscients poreux à ces productions racistes, devant le constat que cette laideur nous finissons par y croire, contre nous-mêmes, oui, faire usage de récits sociologiques en béquilles peut effectivement nous aider à ne pas naturaliser notre laideur depuis nos gènes ni à la penser comme le résultat irrémédiable de nos cultures malades par nature.

Cependant, elle ne permet pas de sortir de ce *piège* qu'est le prisme de la laideur en tant que tel. Au contraire, elle peut renforcer ce prisme voire produire cette laideur à laquelle il s'agissait justement d'échapper. Je parle ici de la production d'une alternative infernale,

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 31-32

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 35-36

d'un piège, car comment pourrions-nous nous rétablir en notre dignité en ayant toujours à naviguer entre deux eaux irréconciliables : car d'un côté nous avons à expliquer nos monstres tout en ayant à démontrer notre exemplarité citoyenne. Qu'il s'agisse de nier ces monstres (« il y a chez nous des gens très bien ») ou qu'il s'agisse de les expliquer (et, si possible, de ménager une position où il s'agit d'habiter ces injonctions paradoxales), il s'agit toujours de se penser à partir de ces monstres et de s'envisager à l'aune du regard dominant qui nous enjoint à prouver notre désir d'intégration tout en nous la refusant.

Après ce détour, il nous faut revenir à notre question et observer comment les différentes conséquences du discours sociologique que nous avons déduites ci-dessus se nouent également en injonctions paradoxales lorsqu'il s'agit d'aborder le thème des violences sexistes au sein des communautés arabes et noires. Comme je l'ai dit en introduction de ce point, il est très souvent demandé aux femmes issues de l'immigration de se positionner sur le sexisme de leurs hommes, notamment au sein des sphères médiatiques. Voyons quelles alternatives s'offrent ici en termes de réponses possibles.

D'ores et déjà, si la réponse quitte le champ sociologique pour simplement témoigner qu'il existe chez nous « des hommes très bien », cette réponse, du fait même de son allure d'anecdote personnelle, renforce le préjugé selon lequel ces hommes sont des exceptions qui confirment la règle. Comme je l'ai évoqué précédemment, dire « il n'y a pas *que* des pères et des frères oppressifs, il n'y a pas *que* des maris envisageant leur femme comme une propriété privée, il n'y a pas *que* des zoonars qui intimident les femmes dans la rue », c'est accepter le prérequis selon lequel le sexisme des hommes non-blancs tel qu'il est construit (et jamais réellement étudié) dans l'imaginaire collectif est bien ce que l'on pense qu'il est. Lorsque donc, en face du discours dominant nous répondant « oui mais... », dans l'intention précisément de nuancer et de démultiplier au sein du débat public les perspectives sur les masculinités qui existent dans les communautés noires et arabes, l'intention se retourne en quelque sorte contre elle-même puisqu'elle prend pour point de départ ce « oui » du discours dominant où les hommes non-blancs sont envisagés à partir d'une seule catégorie homogène et oppressive. Ce premier discours est entièrement piégé.

Mais alors, qu'en est-il d'une prise de position davantage en affinités avec un biais sociologique ? À cet égard, j'aimerais prendre pour exemple la manière dont les discours de Houria Bouteldja, à ce sujet, ont été commentés et repris car cet exemple me paraît

révélateur d'une situation générale. Dans ce même entretien<sup>52</sup>, Houria Bouteldja quant au sexisme des hommes non-blancs nous dit deux choses :

- (1) Premièrement, que le sexisme des hommes non-blancs est majoritairement essentialisé et qu'on lui refuse, la plupart du temps, l'analyse sociologique qu'on accorde pourtant au sexisme et au patriarcat blancs. Houria Bouteldja exprime que certaines hypothèses, toutefois, pourraient être facilement posées en vue de rationaliser ce sexisme. Elle émet à ce moment-là deux hypothèses, en prise avec la thèse de Chester Himes : d'abord, qu'il se pourrait que les hommes non-blancs soient sexistes exactement au même titre que les hommes blancs dans la mesure où ils seraient eux aussi le résultat d'un même patriarcat, ensuite, l'hypothèse selon laquelle les hommes racisés développeraient une virilité plus accentuée pour pallier la déshumanisation à laquelle ils sont soumis.
- (2) Deuxièmement, que ce sexisme en tant qu'il est essentialisé et donc déshumanisé est d'autant plus difficile à traiter pour les femmes racialisées dans la mesure où il est à la fois tout à fait exclu d'accepter les violences intra-communautaires qui sont faites aux femmes autant qu'il est exclu de participer à cette déshumanisation, risque que nous prenons en les attaquant publiquement. Elle dit que stratégiquement, nous avons à problématiser ce point et à tenter de trouver une troisième voie entre cette unique alternative.

Je m'autorise ici une petite parenthèse avant d'entrer dans le vif des accusations dont Houria Bouteldja fut inculpée pour avoir osé dire ceci. D'abord ici, sachant que Houria Bouteldja est plutôt une militante politique qu'une sociologue, je crois qu'elle se livre à un exercice de sociologie un peu sauvage sans réellement tenir à ces hypothèses<sup>53</sup> — puisqu'elle ne cherche ni à les attester ni à les soutenir de faits concrets — mais tenant plutôt à démontrer la possibilité de soumettre ces faits à un véritable exercice intellectuel. Dans tous les cas, nous voyons ici que les propos d'Houria Bouteldja frôlent les pièges que nous avons circonscrits ci-dessus car en avançant avec évidence l'idée que les hommes racisés développeraient un virilisme plus accentué, on prend le risque (1) d'invisibiliser ou

---

<sup>52</sup> Houria Bouteldja, Présentation du livre *“Les blancs, les juifs et nous”*, à la Fabrique éditions, 2015.

Disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=vqDSosOFZPs&t=1619s> [consulté le 17 septembre 2023].

<sup>53</sup> Qu'elle contredira d'ailleurs dans d'autres entretiens.

d'amoindrir la violence du virilisme blanc, non moins existant, (2) de stigmatiser sans le vouloir nos populations du « pire » des virilismes ainsi que (3) d'homogénéiser en une seule catégorie, sans contraste donc, les masculinités arabes et noires. Mais évidemment, les reproches qui sont adressés à Houria Bouteldja à la suite de ces propos sont loin d'être ceux-ci.

Par rapport au premier point, en soutenant l'idée qu'une sociologie sérieuse pourrait s'emparer de ces questions, Houria Bouteldja a été accusée d'excuser les hommes non-blancs et de les déresponsabiliser. Pourtant, on n'accuse jamais personne de sociologiser les causes du patriarcat européen comme une manière d'excuser les hommes blancs, au contraire<sup>54</sup>. Est-ce qu'il s'agissait dans les propos de Houria Bouteldja de « déresponsabiliser les hommes non-blancs en faisant porter la responsabilité de tous leurs maux sur le dos du racisme ? Est-ce qu'on prétend que sans cela, les hommes non-blancs, à la différence des hommes blancs, seraient de doux agneaux [...] Évidemment, non »<sup>55</sup>. Ce sexisme des hommes non-blancs était précisément assumé par Houria Bouteldja qui n'a jamais cherché à l'excuser mais à le comprendre. Comprendre, ce n'est jamais excuser.

Par rapport au second point — celui de pointer du doigt la difficulté de s'emparer de ces questions avec ou devant les blancs car il est à la fois exclu que nos propos dénonçant les violences intra-communautaires puissent être récupérés contre les hommes pour les déshumaniser plus encore, autant qu'il est exclu que nous acceptions ces violences — Houria Bouteldja a été accusée de légitimer le viol et de contraindre les femmes à se taire sous peine d'être les traîtresses de leur communauté<sup>56</sup>.

Louisa Yousfi dit ceci, pour rappeler à l'ordre ceux qui lisent dans les analyses d'Houria Bouteldja une incitation à taire les violences sexistes intracommunautaires :

Non, nous ne demandons pas aux femmes de l'immigration de prioriser la question raciale et de faire prévaloir dans le dilemme qui est le leur la loyauté à leurs communautés. Ce que nous disons, c'est qu'elles le font déjà tous les jours dans la grande majorité des cas et qu'il convient dès lors non pas de les prendre de haut, ni de leur faire la morale, ni de tenter de les éduquer

---

<sup>54</sup> C'est même d'ailleurs l'inverse total qui se produit puisqu'au sein de la sphère médiatique, énormément d'hommes blancs prennent la parole pour témoigner de l'injustice de ces *accusations*.

<sup>55</sup> Louisa Yousfi, *Marcher sur un fil et ne jamais tomber : stratégie pour un féminisme décolonial*, sur Le parti des indigènes de la république, 2018, disponible sur <https://indigenes-republique.fr/marcher-sur-un-fil-et-ne-jamais-tomber-strategie-pour-un-feminisme-decolonial/> [consulté le 17 septembre 2023].

<sup>56</sup> *Ad ibidem*.

de force aux vertus du féminisme et du progressisme, mais de tenter de comprendre la charge politique de ce choix majoritaire [je souligne]<sup>57</sup>.

Nous reviendrons sur ces propos absolument essentiels. Cependant, arrêtons-nous déjà ici. Le propos d'Houria Bouteldja est clair : il s'agit de montrer cette alternative infernale dont nous parlions précédemment, de montrer que nous sommes coincées et que nous avons à trouver une troisième voie moins piégeante. Mais Houria Bouteldja, souhaitant exposer la complexité de ces pièges, se trouve nouvellement piégée, accusée finalement de se faire l'alliée du pire des sexismes possibles et à légitimer les violences sexuelles.

Autrement dit, Houria Bouteldja, en sociologisant et *en dénonçant sans chipoter* le sexisme des hommes racialisés pour éviter le piège de l'essentialisation et donc de la déshumanisation de ces hommes, prend le risque — et explique ce risque, ce piège — de tenir des propos qui pourront justement faire du tort à sa communauté. Mais elle sera doublement piégée, accusée de légitimer ce sexisme quand elle l'accuse, pour avoir précisément voulu sociologiser les causes de ce sexisme et de se défaire du piège de l'essentialisation. Qu'est-ce que cela montre ?

D'abord, cela montre la difficulté effective pour le discours dominant de dépasser l'essentialisation de ce sexisme à partir d'un biais davantage sociologique puisque toute tentative allant dans ce sens est refusée et taxée de déresponsabilisation.

Ensuite, cela montre que dès que les pièges, les conflits de loyauté, sont exposés, ils seront eux-mêmes délégitimés et piégés en retour, taxés d'incitation à la violence. Le discours concernant ce sexisme, on le voit dans cet exemple, est absolument bloqué, piégé de toutes parts. Que peut donc réellement dire une femme dans ce cadre ? Dans ce cadre, le discours des femmes racisées qui s'attachent exclusivement à dénoncer le sexisme des hommes de leur communauté et à témoigner de leur émancipation à leur égard — position qu'il ne s'agit pas ici de légitimer ou délégitimer — est finalement le seul discours recevable dans le débat public, réceptionnable autant par la faction de droite que par une tranche revendiquée plus progressiste.

#### 4. Montrer patte blanche : du devoir être progressiste

---

<sup>57</sup> *Ad Ibidem.*

Il est donc demandé, d'une manière explicite ou sous-entendue, aux individus racialisés de se prononcer en faveur des valeurs progressistes, qu'elles soient féministes, LGBTQIA+, ou autres. Au-delà des questions de stratégies politiques<sup>58</sup>, en quoi cela pose problème ? Car nous pourrions nous dire, à première vue, qu'il est normal et indispensable de défendre la liberté de tous.tes.

D'abord, comme le dit Houria Bouteldja, il est problématique d'observer qu'un opprimé politique, opprimé par un racisme interindividuel et psychologique<sup>59</sup> mais d'abord et avant tout par un racisme d'État, ne sera défendu que s'il s'annonce explicitement progressiste, que s'il prête à *haute voix* allégeance au programme politique de la gauche : « le soutien de la gauche est toujours sous-tendu par une contrainte, une condition, que [l'opprimé] soit exemplaire et qu'il adhère à un projet progressiste ». Au-delà du fait qu'un individu opprimé<sup>60</sup> devrait être défendu au-delà de ses idées politiques lorsque sa vie est mise en danger (à petit feu ou brutalement), ce que met ici en avant Houria Bouteldja, c'est un double-standard. Pour ne prendre qu'un exemple, personne ne discutera jamais, au sujet d'un individu blanc raciste, antisémite ou sexiste, d'une potentielle souhaitable expulsion du territoire européen. Il ne sera jamais demandé non plus à un individu blanc, se produisant, par exemple, sur un plateau télévisé pour des questions n'entretenant aucune connexion avec ces problématiques, de se prononcer sur ces sujets, ni de démontrer son exemplarité morale et son innocence<sup>61</sup>.

Il ne s'agit pas de dire que la gauche défend activement les individus blancs xénophobes. Mais il s'agit de dire que la gauche, même en vivant dans un monde blanc où il est possible qu'un homme blanc accusé maintes et maintes fois de viol soit reçu et décoré aux Césars, puisse se sentir légitime de demander à une femme voilée ce qu'elle pense de l'homosexualité, de la lapidation ou du sexisme des hommes de sa communauté, c'est problématique. Ici, ce qui pose problème, c'est que même la gauche, demande aux individus racisés de prouver leur degré d'intégration pour mériter à la fois d'être considéré et d'être

---

<sup>58</sup> Car le militantisme politique implique d'avoir à temporaliser, parfois à hiérarchiser stratégiquement la progression.

<sup>59</sup> Pour le dire plus simplement, par les "gens" racistes.

<sup>60</sup> L'oppression étant synonyme ici de mort potentielle.

<sup>61</sup> C'est d'ailleurs le contraire qui se passe puisque les hommes blancs accusés maintes et maintes fois d'agressions sexuelles et de viol peuvent encore gagner des médailles en tout genre.

défendu. Pour qu'une personne soit défendable, il ne lui est donc pas demandé la même chose en fonction de son statut racial.

Mais au-delà du double-standard ? Car condamner simplement un double-standard laisse entendre qu'il suffirait, pour le résorber, de traiter tout le monde à la même enseigne et d'exiger de tous.tes la même chose.

Le fait qu'un individu arabe ou noir ne soit défendable ou acceptable que s'il se déclare en faveur des valeurs dites progressistes, sous-entend aussi l'injonction à ce qu'il ait absolument intégré une conception de la féminité, de la masculinité, de la famille, de la citoyenneté, qui soit celle défendue par le versant progressiste. Cette normativité imposée reste une injonction à l'intégration, toujours en prise avec ce racisme car toujours capable de nourrir ce racisme d'État (soyez au moins blancs à l'intérieur !). Autrement dit, comme le dit Françoise Vergès, ces injonctions normatives sont encore à comprendre comme une forme invisible de colonialité dans la mesure où c'est postuler que les valeurs progressistes et blanches sont universelles<sup>62</sup>. Pour le dire autrement, cette injonction aux normes blanches comme celles réellement capables de libérer les individus est le produit historique de la colonisation elle-même en tant qu'œuvre soit-disant civilisatrice.

Au-delà du fait que c'est à nouveau supprimer la possibilité d'une autre création de valeurs légitimes, ces valeurs émancipatrices prétendument universelles laissent également à croire que les intérêts des personnes blanches et des personnes racisées sont identiques, ce qui n'est évidemment pas le cas. Penser, par exemple, que l'entrée dans le monde du travail et l'accès à l'indépendance financière est une manière pour toutes les femmes de s'émanciper, est illusoire dans la mesure où énormément de femmes non-blanches travaillent péniblement pour des salaires de misère. Pour prendre un deuxième exemple, penser que la famille est oppressive et qu'il faut s'en libérer (discours s'adressant surtout aux femmes racisées et voilées), c'est également ne pas prendre en compte que le droit de faire famille, pour les personnes racisées, a été historiquement amputé de leurs droits fondamentaux ; victimes, durant la période coloniale, de ne même pas pouvoir garder leurs enfants vendus comme des esclaves et aujourd'hui, victimes principales de reconfigurations familiales lors de restructuration<sup>63</sup> urbanistiques dans le cadre de l'attribution de logements sociaux (les familles en cohabitation intergénérationnelle étant les premières cibles de ces mêmes

---

<sup>62</sup> Cet universalisme est colonial.

<sup>63</sup> Ce terme lui-même pose question puisqu'il s'agit plutôt de programme de délogement.



restructurations, contraintes d'abandonner leur idéal familial de soin et de solidarité)<sup>64</sup>, victimes également, dans des cas gravissimes, d'une impossibilité de faire famille du fait des meurtres de la police d'État.

En conclusion, imposer des normes prétendument universelles et considérer que c'est à partir de celles-ci seulement que tous les individus s'émanciperont, c'est ignorer qu'à partir du moment où on ne subit pas la même chose, notre regard sur l'émancipation ne sera pas le même, ni dans les fins qu'on lui attribue, ni dans les moyens que l'on mettra en place pour l'obtenir. Ni l'origine de la lutte ni le moyen pour mener à bien cette lutte ni la fin à atteindre, ne peuvent être les mêmes quand l'Histoire diffère<sup>65</sup>. C'est dans ce cadre qu'il est problématique de demander aux personnes racisées de faire leurs des luttes qui ne priorisent pas leurs propres enjeux, pour que les leurs soient justement considérées légitimes, audibles et urgentes.

##### 5. Un seul et même sexisme ? La théorie de l'intersectionnalité à l'épreuve du vécu de l'homme non-blanc

À partir du constat historique, suite à la colonisation et l'esclavage notamment, qu'il était absolument nécessaire de différencier les intérêts, les positions subjectives et les revendications des femmes racisées de celles des femmes blanches, l'articulation entre genre et race s'est imposée comme nécessaire. Les prétentions universalistes du féminisme blanc ont alors été remises en question. C'est dans ce cadre que les théories intersectionnelles ont émergé. De quoi s'agissait-il ?

Pour le dire simplement, la théorie de l'intersectionnalité vise à montrer qu'une personne peut subir deux discriminations et que celles-ci se combinent de telle manière à produire une discrimination spécifique. Une femme racisée subit à la fois le sexisme et le racisme. Ces deux discriminations n'agissent pas simplement en tant qu'elles sont additionnées l'une à l'autre mais crée également un nouveau type de discrimination. Une

---

<sup>64</sup> Pour creuser ce sujet : Camille François, « Produire et normaliser les familles par le logement. L'exemple du travail de relogement dans la rénovation urbaine », *Mouvements*, vol. 82, no. 2, 2015.

<sup>65</sup> Qui plus est, au-delà des oppressions qui évidemment diffèrent quand l'Histoire diffère, il y a aussi le fait que certaines des discriminations actuelles, comme l'homophobie, ont été amenées par les législations coloniales dans les pays colonisés. Lorsque l'on accuse donc les individus racialisés d'être particulièrement homophobes, il s'agit d'un négationnisme historique dans la mesure où l'homophobie a été imposée et judiciarisée par les pays d'Occident dans les pays colonisés. Ce monstre est donc particulièrement européen et lié à l'histoire coloniale. Pour plus d'informations à ce sujet, par exemple : Nadia Chonville. *L'homophobie aux Antilles : réappropriation d'un obscur héritage colonial*. Archipélies, 2018, Discriminations multiples et croisées.

femme maghrébine ne va pas simplement subir le sexisme comme le subirait une femme blanche, ni subir le racisme comme le subirait un homme maghrébin. Par le concept d'intersectionnalité, il s'agissait de démontrer que les oppressions ne peuvent pas simplement être étudiées indépendamment les unes des autres. En rendant visible, au sein du vécu lui-même, l'articulation entre le genre et la race, il s'agissait de s'opposer à l'idée d'une unité, d'une homogénéité au sein de la catégorie « femme » au profit de catégorisations plus complexes, laissant apparaître la nécessité de penser à partir d'une multiplicité de genres « femmes ».

Seulement, comme le dit très bien Norman Ajari, « la rigueur imposerait d'appliquer la même analyse au genre "homme" et de refuser toute interprétation univoque de la masculinité »<sup>66</sup>, c'est-à-dire de reconsidérer également la tendance à postuler que les hommes blancs et les hommes non-blancs partageraient les mêmes privilèges en tant qu'ils sont des hommes.

Selon une conception universalisante de la masculinité, en effet, il est considéré que ces privilèges sont bien accordés à *tous les hommes* au sein du système patriarcal. La théorie intersectionnelle<sup>67</sup>, malheureusement, ne fait pas exception puisqu'elle possède en sous-bassement théorique la thèse selon laquelle la position subjective « homme » est une position universelle.

À partir de celle-ci, il est possible de *quantifier* les discriminations subies par certains individus, c'est-à-dire qu'il est possible de calculer qu'une femme noire subit deux discriminations, le sexisme en tant qu'elle est une femme et le racisme qui s'y surajoute en tant qu'elle est noire. Dans ce cadre, on dira « d'un homme [cis hétérosexuel] noir qu'il est noir mais aussi homme »<sup>68</sup> et qu'ainsi il ne subit qu'une seule discrimination, une discrimination raciale et non une discrimination de genre. Au-delà du fait que cette manière quantitative de penser crée l'effet quelque peu risible d'une hiérarchisation de celui qui est le mieux ou le moins bien loti<sup>69</sup>, cette position rend invisible plusieurs enjeux.

---

<sup>66</sup> Norman Ajari, *Émasculinité. L'inhabitable genre des hommes noirs*, Programme Booklet for Kader Attia The Body's Legacies Pt.2: The Postcolonial Body @ Kunstenfestivaldesarts, p. 4.

<sup>67</sup> Dans son déploiement théorique le plus fréquent, en tout cas.

<sup>68</sup> Norman Ajari, "Racisme et masculinités subalternes: les hommes indigènes peuvent-ils parler?" École Décoloniale, 2020, 22'-24', disponible sur [https://www.youtube.com/watch?v=n99p2c\\_WjYI&t=6767s](https://www.youtube.com/watch?v=n99p2c_WjYI&t=6767s) [consulté le 17 septembre 2023].

<sup>69</sup> Autant d'ailleurs que la notion de privilège qui laisse sous-entendre que ne pas être abordé par la police selon un critère de race serait finalement "une chance".

Comme le dit Louisa Yousfi, l'intersectionnalité telle qu'elle existe actuellement produit « la constitution d'une arithmétique abstraite et déformante qui fait gagner des points de légitimité à mesure que les motifs d'oppressions s'accumulent et qui s'apparente, pardonnez-moi l'expression, à une espèce de Jeux Olympiques de l'oppression »<sup>70</sup>. Norman Ajari, en étudiant particulièrement la masculinité noire mais dont le discours est très certainement transposables à plusieurs égards sur d'autres groupes masculins racisés, explique ce problème théorique très simplement :

Les travaux de sciences humaines sur la question raciale nous ont habitués à traiter [la question] de deux manières. Soit la recherche suppose qu'il existe des désavantages génériques associés à la catégorisation raciale et femmes et hommes se voient amalgamés. Dès lors, on supposera que ces groupes rencontrent des désavantages similaires dus à une commune racialisation. [...] Dès lors, femmes et hommes noirs souffriraient de la même déshumanisation négrophobe. Une autre option, privilégiée par les travaux d'orientation féministe et intersectionnelle, suppose que la masculinité étant vecteur de privilège, les hommes noirs doivent être étudiés comme possédant un ascendant social sur les femmes noires. Du croisement des appartenances de genre et de race résulterait nécessairement le diagnostic d'un privilège masculin dont bénéficieraient les hommes noirs (hooks 2015). Dans ce contexte intellectuel, envisager les hommes noirs comme un groupe démographique victime de violences, de discriminations et de formes spécifiques de déshumanisation en raison de leur appartenance raciale et genrée est inenvisageable [je souligne].<sup>71</sup>

Dans ce cadre, d'abord « la race n'est jamais pensée en tant que telle mais toujours pensée comme un ajout »<sup>72</sup>. L'oppression du masculin sur le féminin serait première et le critère de la race viendrait en quelque sorte « empirer », dans un deuxième temps, ce premier rapport de domination. Il y aurait donc d'abord les discriminations de genre subies par les

---

<sup>70</sup> Louisa Yousfi, *Marcher sur un fil et ne jamais tomber : stratégie pour un féminisme décolonial*, sur Le parti des indigènes de la république, 2018, disponible sur <https://indigenes-republique.fr/marcher-sur-un-fil-et-ne-jamais-tomber-strategie-pour-un-feminisme-decolonial/> [consulté le 17 septembre 2023].

<sup>71</sup> Norman Ajari, En conversation avec la mort. Tommy J. Curry et les discours philosophiques de la masculinité noire, in *Itinéraires*, p. 1.

<sup>72</sup> Norman Ajari, "Racisme et masculinités subalternes: les hommes indigènes peuvent-ils parler?" École Décoloniale, 2020, 22'-24', disponible sur [https://www.youtube.com/watch?v=n99p2c\\_WjYI&t=6767s](https://www.youtube.com/watch?v=n99p2c_WjYI&t=6767s) [consulté le 17 septembre 2023].

femmes<sup>73</sup>, discriminations auxquelles la race se surajoute en deuxième handicap. Autrement dit, « la race [serait] un critère de plus qui vient altérer le genre »<sup>74</sup>.

Le genre des hommes racisés, n'est pas pensé en tant que tel, c'est-à-dire qu'il n'est pas pensé comme quelque chose qui viendrait augmenter et problématiser encore davantage le rapport à la race. On ne se dit jamais, au sein du débat public, que le fait d'être racisé et d'être un homme implique également, comme pour les femmes racisées, un nouveau « genre homme ». Peu d'efforts intellectuels ont été fournis afin de « comprendre la masculinité noire au-delà de la doxa intersectionnelle qui la voit comme un statut désavantagé [en termes de race], mais privilégié (par rapport aux femmes non blanches [en termes de genre]) »<sup>75</sup>. Autrement dit, on refuse, actuellement, dans le champ intellectuel, de penser en termes de violence de genre les discriminations que subissent particulièrement les hommes noirs et arabes.

Pourtant, il existe bien une violence genrée à l'égard des hommes noirs et arabes, puisqu'ils sont les victimes particulières du racisme d'État : « c'est spécifiquement pour les cibler que les forces de l'ordre saturent l'espace urbain de ces checkpoints mobiles que sont les contrôles d'identité guidés par le profilage racial » et comme le dit « le philosophe noir Tommy Curry, [...] ignorer la dimension genrée du racisme que subissent les hommes noirs interdit de comprendre pourquoi, à des taux bien plus élevés que les femmes non blanches, ils sont criminalisés, incarcérés, victimes d'homicides et de crimes policiers »<sup>76</sup>.

Depuis ceci, d'abord, il n'est pas possible de considérer que les femmes et les hommes racisés subissent exactement le même type de discriminations, comme si le racisme se manifestait d'une unique manière pour les deux genres et qu'il ne possédait en lui-même de dimensions genrées.

Ensuite, c'est une erreur que de penser que l'homme non-blanc et l'homme blanc partage le même rapport privilégié à leur genre. Il n'est pas possible d'envisager purement et simplement que les hommes non-blancs seraient privilégiés de la même manière que les hommes blancs selon le genre et simplement « un peu moins privilégiés que leurs

---

<sup>73</sup> Et autres minorités de genre.

<sup>74</sup> *Ibidem*.

<sup>75</sup> Norman Ajari, En conversation avec la mort. Tommy J. Curry et les discours philosophiques de la masculinité noire, in *Itinéraires*, p. 8.

<sup>76</sup> Norman Ajari, *Émasculinité. L'inhabitable genre des hommes noirs*, Programme Booklet for Kader Attia The Body's Legacies Pt.2: The Postcolonial Body @ Kunstenfestivaldesarts, p. 4.

homologues blancs »<sup>77</sup> quant à la race ; « les Noirs [...] appartiennent à un tout autre ordre du genre, défini par un degré spécifique d'exposition à la brutalité policière, à l'incarcération, à la mort prématurée<sup>78</sup> »<sup>79</sup>.

Plus encore, « dans notre société, la masculinité évoque les notions de pouvoir, de légitimité et de privilège ; elle réfère souvent de manière symbolique au pouvoir d'État et à la répartition inégale des richesses. Mais que l'on songe un instant à la masculinité noire, et ce sont les notions de violence, d'illégitimité et de précarité qui s'imposent naturellement à l'esprit. Les hommes noirs ne sont ni les bénéficiaires ni les dépositaires du pouvoir d'État, mais au contraire ses principales cibles ; ils sont à travers l'Europe, notamment à travers la figure de l'exilé africain, les visages même de la misère la plus incurable, la plus poisseuse, celle qui transpire du continent le plus indigent entre tous : le cul-de-sac subsaharien.»<sup>80</sup> Au-delà des questions de classes et du racisme d'État qui touchent d'une manière particulière les hommes noirs, l'imaginaire entourant les masculinités noires n'entretient pas de rapport direct avec l'imaginaire entourant les masculinités blanches (imaginaires qui participent bien sûr à promouvoir ce racisme d'État et à le faire passer pour un attirail de « mesures de sécurité », autant que le racisme d'État produit cet imaginaire). La manière dont les hommes noirs sont investis par nos inconscients collectifs n'entretient pas de rapport avec une forme de maîtrise, de pouvoir, de savoir (comme c'est le cas de la masculinité blanche) mais bien plutôt avec une forme d'animalité, de puissance sexuelle violente, de force physique extraordinaire<sup>81</sup>.

En conclusion, nous ne pouvons pas dire que les hommes blancs et les hommes noirs partagent un même privilège de genre. Précisément, il faut se rappeler que le racisme a fait

---

<sup>77</sup> *ad Ibidem.*

<sup>78</sup> « Comme l'observe le sociologue africain américain Alford A. Joung Jr., les rues des villes états-uniennes sont hantées par l'absence des hommes noirs. 1,5 millions d'entre eux manquent à l'appel en raison de la mort prématurée qui les frappe spécifiquement (900 000 individus) et de l'incarcération de masse dont ils sont les principales cibles (625 000 individus). En conséquence, pour 100 femmes noires, il n'y a aujourd'hui que 83 hommes noirs. Surreprésentés parmi les victimes d'homicide, parmi les séropositifs au VIH, « les hommes africains américains ont la plus faible espérance de vie et le plus haut taux de mortalité parmi les hommes et femmes de tous les groupes ethniques aux États-Unis1 » (Young 2018 : 11). » Norman Ajari, En conversation avec la mort. Tommy J. Curry et les discours philosophiques de la masculinité noire, in *Itinéraires*, p. 2.

<sup>79</sup> Norman Ajari, « *Racisme et masculinités subalternes: les hommes indigènes peuvent-ils parler?* » École Décoloniale, 2020, 19'11-21', disponible sur [https://www.youtube.com/watch?v=n99p2c\\_WjYI&t=6767s](https://www.youtube.com/watch?v=n99p2c_WjYI&t=6767s) [consulté le 17 septembre 2023].

<sup>80</sup> Norman Ajari, *Émasculinité. L'inhabitable genre des hommes noirs*, Programme Booklet for Kader Attia The Body's Legacies Pt.2: The Postcolonial Body @ Kunstenfestivaldesarts, p. 3.

<sup>81</sup> Je reprends encore ici les termes de Frantz Fanon.

de l'homme noir le grand Autre de l'humanité, celui qui en était en fait exclu et comme le dit Tommy Curry, d'abord, « les hommes noirs sont exclus des bénéfices du patriarcat mais en plus ce patriarcat (colonial, blanc et impérialiste) s'est construit contre les hommes noirs »<sup>82</sup>, notamment en les exploitant et en leur refusant du même coup l'humanité. Le racisme n'est donc pas une simple différence quantitative s'ajoutant à celle du genre. Au contraire, elle induit une véritable différence qualitative de positions subjectives.

À partir de tout ce qui vient d'être dit, exactement comme nous ne pouvons pas confondre le racisme structurel avec un racisme moral et psychologique, nous ne pouvons ni confondre ni penser identiquement les violences structurelles propre au patriarcat en tant qu'organisation sociale blanche et le sexisme des hommes « exclus des bénéfices de ce patriarcat »<sup>83</sup>. Encore une fois, il ne s'agit pas ici de dire que le sexisme des individus non-blancs n'existe pas, il s'agit de dire que le sexisme des individus non-blancs (sexisme dont les blancs ne sont d'ailleurs pas dépourvus) ne peut pas être confondu avec une structure sociale de domination. Or, comme nous l'avons montré avec Françoise Vergès, Houria Bouteldja et Norman Ajari, le sexisme des hommes racialisés est souvent considéré comme le pire malgré qu'il ne constitue précisément pas une organisation économique, sociale, juridique et politique.

Que les hommes blancs et les hommes racialisés puissent exercer des violences ou qu'ils puissent être empreints d'un haut degré de sexisme moral, cela ne fait nulle doute<sup>84</sup>, cependant, il faut absolument garder en tête que ces violences sont également soit organisées soit permises par les structures notamment juridiques du patriarcat blanc qui dépénalisent (ou pénalisent dans la loi mais non dans les faits) les violences faites aux femmes. Pourtant, les hommes racialisés, toujours en proie à être criminalisés avant même d'avoir commis un quelconque acte criminel, n'obtiendront précisément pas la protection de ce système sexiste. Au contraire, ils seront pris pour cible d'une surveillance et d'un contrôle particulier, leur violence étant toujours supposée. C'est donc un seul et même système qui, à la fois, permet aux violences sexistes structurelles de s'exercer tout en protégeant les

---

<sup>82</sup> Norman Ajari, "Racisme et masculinités subalternes: les hommes indigènes peuvent-ils parler?" École Décoloniale, 2020, 19'11-21', disponible sur [https://www.youtube.com/watch?v=n99p2c\\_WjYI&t=6767s](https://www.youtube.com/watch?v=n99p2c_WjYI&t=6767s) [consulté le 17 septembre 2023].

<sup>83</sup> *ad Ibidem*.

<sup>84</sup> Bien qu'il faudrait une étude qui montre les différences qui existent entre le sexisme psychologique blanc et le sexisme psychologique des hommes racisés.

hommes blancs des violences qu'ils peuvent exercer sur les femmes et qui, à la fois, produit la racialisation du sexisme des non-blancs.

Tout ceci rend la situation d'une plus grande délicatesse encore car, lorsque nous prenons en compte à la fois « la surestimation numérique des violences sexistes considérées à tort comme spécifiques du groupe minoritaire »<sup>85</sup> et à la fois la jouissance médiatique autour de ces questions, les médias participant activement à racialiser le sexisme et à minorer quantitativement et qualitativement les violences sexistes au sein du groupe majoritaire, il n'est plus si simple de se positionner. Il devient alors absolument nécessaire de rester attentif à la fois, aux confusions intellectuelles nées d'une compréhension biaisée des privilèges masculins, à la fois à l'intériorisation potentielle d'un imaginaire raciste qui racialise le sexisme sans le mettre forcément à l'épreuve de la réalité, autant qu'il est nécessaire de rester attentif au fait que ces discours confus risquent de déshumaniser plus encore les hommes non-blancs<sup>86</sup> et de légitimer la misandrie d'État envers eux, misandrie d'État fonctionnant main dans la main avec le sexisme d'État considérant les femmes voilées, notamment, comme des victimes à sauver. Comme le dit Louisa Yousfi, l'intersectionnalité telle qu'elle existe aujourd'hui a pour conséquence une dilution de la question de l'État comme adversaire central.

## 6. Conclusions provisoires

Résumons grossièrement.

Le regard sur les masculinités racisées reste majoritairement déshumanisant et raciste.

Le sexisme des hommes racisés ne fait pas l'objet de véritables études et, lorsqu'il est traité, repose davantage sur la manière dont l'imaginaire collectif le construit.

Les masculinités racisées subissent des violences spécifiques.

Le féminisme a historiquement trahi les femmes racisées.

---

<sup>85</sup> Christelle Hamel, « La sexualité entre sexisme et racisme : les descendantes de migrant-e-s du Maghreb et la virginité », *Nouvelles Questions Féministes*, 2006/1 (Vol. 25), p. 41-58. <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2006-1-page-41.htm>

<sup>86</sup> Le symptôme le plus grand de cette déshumanisation est que les enfants et adolescents non-blancs (arabes et noirs particulièrement) ne sont en général même pas considérés comme des enfants. S'ils meurent du fait de la police, il ne faudra pas compter sur une tristesse, un deuil national.

Les luttes LGBTQIA+<sup>87</sup> et les luttes féministes peuvent être instrumentalisées à l'encontre des personnes racisées, hommes et femmes.

Le patriarcat blanc et raciste instrumentalise la cause de l'émancipation des femmes racisées pour se solidifier.

Les femmes racisées ont été instrumentalisées comme victimes à des fins de stigmatisation et de légitimation du racisme d'État envers les hommes racisés.

Il est demandé en permanence aux femmes de se positionner quant à l'oppression qu'elles subiraient de la part des hommes de leur communauté.

J'en oublie peut-être...

Dans ce contexte piégé, cette alternative infernale entre (1) ne rien dire ou (2) dénoncer les violences sexistes intracommunautaires au risque de stigmatiser davantage les hommes racisés est donc créée par le discours dominant lui-même, qu'il soit progressiste et de gauche ou plus explicitement raciste. À partir de tout ceci, il est compréhensible qu'au sein de la lutte décoloniale, énormément de femmes éprouvent une certaine distance avec le féminisme<sup>88</sup> voire une méfiance et refusent de porter cette étiquette dans la lutte. À partir de tout ceci, il est également compréhensible que l'idée de traiter *entre nous*, au sein d'espaces en non-mixité, ces problématiques de sexisme interindividuel<sup>89</sup> apparaisse comme une solution à la possibilité toujours existante d'une récupération politique raciste.

Et qu'on ne se méprenne pas. Dans les luttes décoloniales, les femmes sont en première ligne de la lutte. À Bruxelles, le collectif des Madrés — de femmes, de mères — luttent contre les violences policières que subissent leurs enfants, leurs frères, leurs maris, leurs voisins. Si les femmes s'engagent tant à ce sujet, c'est également parce qu'elles ont conscience qu'elles subiront moins les violences policières.

Comme Louisa Yousfi le rappelle, les femmes racisées sont en tête, en première ligne de la lutte décoloniale. Elles montent des associations, écrivent des articles, proposent des

---

<sup>87</sup> J'ai été personnellement atterrée de voir qu'un drapeau LGBTQIA+ avait été brandi par un soldat israélien sur le sol palestinien après sa destruction. La lutte LGBTQIA+ va devoir être très attentive à la manière dont son combat sera forcément, lui aussi, récupéré pour légitimer certaines violences et en normaliser d'autres.

<sup>88</sup> Une des autres causes, je crois, est que le féminisme semble actuellement se dépolitiser et devenir plus personnel. Plutôt que d'attaquer des structures d'État, le féminisme mainstream actuel accuse plutôt des personnes ou des comportements. L'ennemi n'est donc plus commun.

<sup>89</sup> Je dis ceci pour éviter de parler de patriarcat. Le patriarcat en Europe en tant que système est un patriarcat, comme démontré ci-dessus, qui marche main dans la main avec le sexisme.



conférences, sont présentes en masse en manifestation. Il ne faudrait donc pas croire que si un choix majoritaire se dessine pour ces femmes de ne pas se déclarer féministes, il s'agirait d'un symptôme criant de leur oppression. Il ne faudrait donc pas croire que si ces femmes refusent d'accuser publiquement leurs hommes, ceci est le signe d'une aliénation totale dont elles ne seraient même pas conscientes. C'est encore une manière d'infantiliser ces femmes et de les réduire à ce rôle de victime que de considérer qu'elles devraient agir autrement et que si elles ne le font pas, c'est qu'elles sont parfaitement ignorantes de leur oppression.

Il convient donc de comprendre que ce choix est un choix politique.

Je terminerai ce texte avec deux extraits d'un discours de Louisa Yousfi qui me paraissent éclairer absolument tout ce qui vient d'être dit :

Non, nous ne demandons pas aux femmes de l'immigration de prioriser la question raciale et de faire prévaloir dans le dilemme qui est le leur la loyauté à leurs communautés. Ce que nous disons, *c'est qu'elles le font déjà tous les jours dans la grande majorité des cas et qu'il convient dès lors non pas de les prendre de haut, ni de leur faire la morale, ni de tenter de les éduquer de force aux vertus du féminisme et du progressisme, mais de tenter de comprendre la charge politique de ce choix majoritaire.* Il n'est donc pas question de fustiger les femmes qui « oseraient » dénoncer la violence sexiste au sein de leurs communautés en les désignant comme des « traîtresses ». [...] Les femmes [indigènes] s'inscrivent dans cette longue tradition de luttes de femmes de l'immigration pour qui la solidarité avec leurs hommes n'a pas le sens d'un sacrifice ou d'une pure abnégation. Cette solidarité, qu'on ne décrète pas, repose sur la considération des violences des masculinités subalternes non pas comme l'expression d'une culture locale ou universelle de la domination masculine mais comme la conséquence de la déstabilisation des communautés non-blanches par le racisme, le néocolonialisme et les réformes néolibérales [je souligne].<sup>90</sup>

---

<sup>90</sup> Louisa Yousfi, *Marcher sur un fil et ne jamais tomber : stratégie pour un féminisme décolonial*, sur Le parti des indigènes de la république, 2018, disponible sur <https://indigenes-republique.fr/marcher-sur-un-fil-et-ne-jamais-tomber-strategie-pour-un-feminisme-decolonial/> [consulté le 17 septembre 2023].

Qui oserait nous regarder en face, militantes antiracistes et décoloniales, et nous dire à nous que nos intérêts spécifiques de femmes sont écrasés dans une lutte qui les ignore lorsque c'est nous-mêmes qui en sommes à la tête ?<sup>91</sup>

---

<sup>91</sup> Louisa Yousfi, *Marcher sur un fil et ne jamais tomber : stratégie pour un féminisme décolonial*, sur Le parti des indigènes de la république, 2018, disponible sur <https://indigenes-republique.fr/marcher-sur-un-fil-et-ne-jamais-tomber-strategie-pour-un-feminisme-decolonial/> [consulté le 17 septembre 2023].